L'AMOUR QUI TUE : LES HYPOSTASES DE LA MATERNITÉ CHEZ ANNE HÉBERT

Anca MĂGUREAN
Université « Stefan cel Mare », Suceava

Résumé : *L'étude se propose une analyse du personnage de la mère, « cette fleur vénéneuse », dans quelques romans d'Anne Hébert. Cette analyse sera accompagnée par des références mythiques et psychanalytiques grâce auxquelles s'articule ce personnage romanesque monstrueux et terrifiant qui provoque toujours le drame et/ou l'échec de ses enfants. L'étude portera sur le récit* ***Le Torrent*** *et les romans* ***L'Enfant chargé de songes****,* ***Les Enfants du sabbat*** *et* ***Un habit de lumière****.*

***Mots-clés* :** *maternité, enfance, mythe, psychanalyse.*

Anne Hébert, l'auteure québécoise dont l'œuvre a suscité un grand intérêt parmi les lecteurs et les critiques, développe d'un bout à l'autre de sa création romanesque une problématique très épineuse et controversée, celle des relations de la mère avec ses enfants. Plus ou moins présent dans tous ses récits, ce rapport mal engagé culmine inévitablement vers une fin tragique dans *le Torrent, Un habit de lumière*, se teint de nuances sataniques et incestueuses dans *Les Enfants du sabbat* et propose l'exil comme une tentative échouée d'échapper à l'autorité maternelle dans *L'Enfant chargé de songes.*.

Chez Anne Hébert, le statut de la mère se trouve étroitement lié à celui de la femme dans une société patriarcale et misogyne qui bannit celle-ci de la communauté, ce qui provoque une aliénation de l'instinct maternel, comme dans le récit le *Torrent.* Rejetée par la société à cause d'avoir donné naissance à un fils avant le mariage, Claudine Perrault, l'héroïne du récit *le Torrent,* vit avec le fruit de son péché charnel, dans une petite cabane, dans la montagne, loin de toute communauté. Au milieu de cette nature sauvage, elle exerce une violence refoulée sur son fils, victime et rédempteur des fautes de sa mère. La maternité, sans avoir été désirée, quoiqu'elle provoque un très fort sentiment de culpabilité chez Claudine, est vue par celle-ci comme étant la seule capable de racheter son péché de jeunesse. À ce but, elle destine à son fils un avenir dans la religion et l'oblige à faire des études pour devenir prêtre afin qu'elle puisse retourner sans honte au sein de la communauté et pour se faire respecter par ceux qui l'ont rejetée :

> *François, je retournerai au village, la tête haute. Tous s'inclineront devant moi. J'aurai vaincu ! Vaincre ! Tu es mon fils. Tu combattras l'instinct mauvais, jusqu'à la perfection. Tu seras prêtre ! Le respect ! Le respect, quelle victoire sur eux tous !* (HEBERT, *Le Torrent*, 1989 : 26).

Ne pouvant pas se rétablir de son passé déshonorant, la seule façon pour Claudine de s'adapter à la vie est la violence envers son fils et la négation de toute réjouissance de l'existence humaine, alors que pour Pauline l'amour étouffant pour ses deux enfants est le résultat de la manque d'amour de son enfance :

> *Penchée tour à tour sur le berceau de Julien et sur le berceau d'Hélène, c'est au chevet de sa propre enfance que Pauline veille. Tout se*

BDD-A5774 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:36 UTC)

passe entre elle et ses enfants comme s'il s'agissait de réparer le tort qu'on a fait, dans une autre vie, à une petite fille appelée Pauline Lacoste. Cette petite fille a été ballottée de ville en ville, de pensionnat en pensionnat, été comme hiver, vacances ou pas, ses parents n'ayant pas trop de tout leur temps, entre deux déménagements, pour un tête-à-tête féroce et joyeux de scènes et de réconciliation sur l'oreiller (HÉBERT, *L'enfant chargé de songes*, 1998 : 36).

La maternité est, comme on vient de le voir, le « champ » où se déchaînent les refoulements du passé et offre l'occasion favorable de racheter les fautes personnelles ou celles des autres. Elle est aussi, dans le cas de Philomène, la sorcière de la montagne de B., une tentative échouée d'un inceste qui devrait la proclamer en magicienne absolue. L'échec de l'accouplement est pris pour une offense par la mère incestueuse qui se veut une femme totale, transfiguration satanique du mythe d'Isis :

Mon fils est impuissant. Il n'a pas pu supporter l'approche vertigineuse de l'amour. Il m'a gravement offensée, moi, sa mère et son épouse, la maîtresse du bien et du mal, la fleur vénéneuse absolue de la nuit.

Au lieu d'être l'objet de l'amour, l'enfant devient l'instrument par lequel la mère vise ses intérêts personnels et, ce qui est encore pire, l'objet de la torture maternelle car, lorsque le jeune François a une pulsion de révolte contre le destin voué par sa mère, celle-ci le frappe avec une telle violence qu'il perd connaissance et se retrouve sourd pour la vie :

Ma mère bondit comme une tigresse. (…) Tout en me reculant vers la porte, je ne pouvais m'empêcher de noter la force souple de cette longue femme. Son visage était tout défait, presque hideux. Je me dis que c'est probablement ainsi que la haine et la mort me défigureraient, un jour. J'entendis tinter le trousseau de clefs. Elle le brandissait de haut. J'entrevis son éclat métallique comme celui d'un éclair s'abattant sur moi. Ma mère me frappa plusieurs fois à la tête. Je perdis connaissance. (HÉBERT, *Les Enfants du sabbat*, 2004 : 107)

La violence exercée sur son fils ne se manifeste pas seulement dans les rares moments d'insoumission de celui-ci, elle est aussi le traitement que la mère applique chaque jour à son enfant, sans jamais manquer à son devoir, pour parachever l'éducation de François. « Battre François », les deux mots inscrits par Claudine dans son calepin, constitue pour celle-ci le rachat de sa souillure et le gage d'une réputation rétablie. La haine profonde ressentie par Claudine envers le monde qui l'a déshonorée et humiliée, est dirigée aussi sur son fils et constitue le principe premier de sa conduite dans la vie qu'elle transmet aussi à François:

Le monde n'est pas beau, François. Il ne faut pas y toucher. Renonces-y tout de suite, généreusement. Ne t'attarde pas. Fais ce que l'on te demande, sans regarder alentour. Tu es mon fils. Tu me continues. Tu combattras l'instinct mauvais, jusqu'à la perfection...(Idem., p. 25)

On distingue dans ce discours de Claudine, à part l'obsession permanente pour la doctrine catholique proclamant toute réjouissance de la vie comme péché très grave (le passé de Claudine en témoigne), la reprise du leitmotiv du sort voué à son fils, celui

BDD-A5774 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:36 UTC)

de combattre le mal existant à l'intérieur de chaque être, les instincts qu'elle n'a pas su maîtriser dans sa jeunesse et qui ont causé sa chute sociale et humaine. Le même sort inéluctable est aussi voué par la Goglue à sa fille, Julie qui doit s'initier à la sorcellerie : *Tu es ma fille et tu me continues* (Hébert, *Les Enfants du sabbat*, 2004 : 108). Ainsi, l'enfance, en tant qu'initiation aux mystères de la vie du jeune homme ou de la jeune fille, se passe sous les auspices du malheur, de la terreur et des perversions sexuelles :

> *L'enfant se couche de tout son long sur la terre de sa naissance. La mère se dégage doucement et retourne le corps de son fils. Elle se couche sur lui, se livre aux caresses les plus tendres qu'elle ait jamais prodiguées. L'enfant pleure. Il dit qu'il a froid et qu'il a peur* (Idem., p. 100).

François vivra toujours accablé, d'ailleurs, par cette idée du mal qui le possède et par la fatalité de ne pouvoir jamais s'y soustraire :

> *Je n'ai jamais pensé au dépouillement de soi comme condition de l'être pur. D'ailleurs, je ne puis pas être pur. Je ne serai jamais pur. Je me rends à ma fin. Je m'absorbe et je suis néant* (HÉBERT, *Le Torrent*, 1989: 55).

En absence de toute autorité masculine, l'autorité féminine est la seule qui s'impose, avec une extrême cruauté, dans le cas du jeune François, et avec un trop plein d'amour pour les deus enfants de Pauline, Julien et Hélène. Dans les deux cas, le contact avec l'extérieur est une faute très grave et est perçu comme une tentative de se soustraire au règne de la mère toute puissante, ce qui entraîne une attitude extrêmement violente et une vigilance accrue de celle-ci. Alors que Pauline, en mère aimante et possessive, assiste, au début, impuissante aux rares moments de « vie personnelle » de ses enfants, vie d'où elle se voit exclue (*Pauline se sent privée de ses enfants, les regarde évoluer comme derrière une vitre, alors que la musique les enferme dans un cercle enchanté, là où règne l'étrangère qu'elle a elle-même invitée, à ses risques et périls)* (HÉBERT, *L'enfant chargé de songes*, 1998 : 84), la grande Claudine repousse tout contact avec les autres. L'escapade de François en quête d'un être humain auquel il puisse voir le visage, déchaîne chez sa mère une très forte rage envers le vieil homme rencontré par le jeune garçon qui, dans quelques propos bien visés, lui rappelle son passé déshonorant : *La grande Claudine, si avenante autrefois…*(HÉBERT, *Le Torrent*, 1989 : 24).

Ramené dans l'espace clos de la cabane, sorte d'*axis mundi* où a lieu l'initiation à la vie de François, initiation « à rebours », pourrait-on dire, le garçon continue à souffrir de la nostalgie *de voir de près et en détail une figure humaine* (Idem., p. 22).

Le topos d'*axis mundi* est aussi présent dans les autres romans hébertiens, tels les *Enfants du sabbat* et l'*Enfant chargé de songes*, représenté par l'espace similaire de la cabane située dans la montagne, respectivement, par la maison de l'enfance. Cet espace aux connotations mythiques jouit de la présence imposante de la mère en tant qu'initiatrice aux mystères de la vie et de la mort, tout en offrant la possibilité à celle-ci d'exercer son pouvoir de sorcière ou de maîtresse incontestable. C'est aussi un endroit où l'on accède difficilement et qui garde son caractère sacré même après la mort de la mère. Julien n'ose pas entrer dans la chambre de sa mère après la mort de celle-ci, qu'il garde comme un sanctuaire intouchable, alors que la cabane de la montagne de B. et ses alentours hante les visions de sœur Julie. Après la mort de Claudine, François ne quitte

BDD-A5774 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:36 UTC)

pas la cabane où il mène un ménage étrange avec la jeune femme Amica, alors que la chambre de sa mère reste fermée à double tour sans qu'il ait le courage d'y pénétrer. Lorsqu'Amica s'enfuit après avoir forcé la serrure de la chambre de Claudine, François a la sensation très forte de la présence de sa mère qui anime tous les objets de la pièce qui le menacent (*Tout ce que ma mère a touché garde sa forme et se lève contre moi.)* (HÉBERT, *Le Torrent*, 1989 : 55). Même après sa mort, la mère continue de hanter la vie de l'enfant, en être autoritaire et terrible :

> *Il la regardait et il demeurait étendu immobile sous ses couvertures. Il respirait la fumée qui s'échappait par tous les pores de la peau de cette créature toute-puissante (…) elle qui, seule au monde, possédait des droits sur lui. (…) Mais comment a-t-elle pu entrer ici, dans cette chambre fermée à clef ? Un chagrin extrême le prend à la gorge. Il se souvient que sa mère est morte.* (HEBERT, *L'enfant chargé de songes*, 1998 : 84).

Mais l'autorité dont jouit la mère devant ses enfants n'est pas seulement de nature psychologique, elle est aussi physique. Leur stature imposante, empreinte de masculinité, semble vouée à assujettir davantage l'enfant traumatisé. Aux yeux de son fils, Claudine acquiert des proportions gigantesques et les traits d'un monstre chez qui il n'y a aucune chance de trouver la moindre trace d'affection maternelle :

> *Je voyais la grande main de ma mère quand elle se levait sur moi, mais je n'apercevais pas ma mère en entier de pied en cap. J'avais seulement le sentiment de sa terrible grandeur qui me glaçait* (HÉBERT, *Le Torrent*, 1989 : 19).

Et aussi :

…son corsage noir, cuirassé, sans nulle place tendre où pût se blottir la tête d'un enfant (Idem., p. 21).

Pauline est plutôt masculine que monstrueuse, mais ses traits ont le même effet assujettissant que dans le cas de Claudine :

> *Elle allait sur les chemins et à travers champs, bien sanglée dans son pantalon d'homme, au grand scandale des habitants, ses deux enfants sur les talons, et elle grossissait de jour en jour. Depuis quelque temps, elle s'était mise à fumer des Players, à grandes bouffées, et elle sentait très fort le tabac. […] Pauline s'est alors fait couper les cheveux en brosse, comme un petit gars qui mène les vaches au pacage* (HÉBERT, *L'enfant chargé de songes*, 1998 : 84).

Dans les *Enfants du sabbat*, les parents *sont des ogres* qui excluent les enfants de leurs festins, fabriquent la bagosse et s'appliquent aux rituels sataniques. Le surnom de la mère dans ce roman, La Goglue, rappelle l'être instinctuel, primitif, pour lequel tout se réduit aux plaisirs de la chair et des sens ; c'est une déformation phonétique du

BDD-A5774 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:36 UTC)

déterminant *goulue*, désignant l'avidité, une créature qui n'est jamais rassasiée et qui dévore tout, y compris ses enfants.

Avec le bref récit *Le Torrent*, on assiste à l'inauguration du thème du bâtard qui sera continué plus tard dans *Est-ce que je te dérange ?* et dans *Kamouraska*, avec des variations comportementales chez les mères en question. François est, on l'a déjà vu, le résultat des « pulsations sexuelles » (voir S. Freud) de Claudine, mais aussi la voie de celle-ci vers la reconquête de l'estime de soi et des autres; elle repousse, comme Pauline le fait elle aussi, la présence du père, (quoique les deux enfants de cette dernière aient un père légitime), sans combler ce vide par une autre présence (*Si parfois Henri tente de s'approcher de son fils ou de sa fille, Pauline le chasse comme une mouche importune*.) (HÉBERT, *L'enfant chargé de songes*, 1998 : 36).

> Par contre, Delphine, la jeune femme qui bouleverse les vies de Stéphane et d'Édouard, les deux hommes qui la recueillent dans la rue, déséquilibrée par la mort de sa grand-mère, tombe enceinte du premier venu et poursuit le père partout, afin de le ramener auprès d'elle et d'offrir un statut de légitimité à son enfant, mais à elle aussi (…*c'est lui le premier, Patrick Chemin, représentant en articles de pêche, c'est lui que je dois épouser, lui, lui le premier, c'est une obligation…*) (HÉBERT, *L'enfant chargé de songes*, 1998 : 36).

Ce n'est pas l'amour porté à son futur enfant qui détermine Delphine à effectuer cette véritable chasse au père, mais son propre honneur qui repose sur les principes moraux d'une société profondément religieuse et patriarcale. Le bébé qu'elle porte lui inspire le dégoût et est vu comme un petit monstre qui a envahi ses entrailles :

Bien cachée sous mon nombril, il y a une bête vivante qui gonfle et grossit d'heure en heure, me mange et me boit, pèse de tout son poids sur ma vessie, suce mon pouce et prend ses aises comme si elle était chez elle (Idem., p. 76).

La *grosse Dame*, l'épouse légitime de Patrick Chemin, veut d'adopter l'enfant qui naîtra, pour offrir un statut à son mariage : *Il faut que j'adopte cet enfant. Il est à moi de moitié déjà, Patrick étant le père. Je suis dévorante et tout ce que je convoite m'appartient déjà* (Idem., p. 76). Elle se déclare de la même lignée que Philomène et Claudine, ogresse et bête féroce qui dévore tout.

Pourtant, pour Elisabeth Rolland, veuve Tassy, l'enfant né d'un amour coupable, jouit de l'affection profonde de sa mère, à la différence de ses frères nés des pères légitimes.

Mon petit Nicolas, à qui ressembles-tu ? Tes yeux ? Ce sont les yeux de l'amour perdu. J'en suis sûre. C'est à l'amour qu'il ressemble, mon troisième fils, noir et mince. Ce petit homme. Ce petit démon qui étudie au collège. […] Mon petit Nicolas, fils unique de l'amour. (HÉBERT, *Kamouraska*, 1970 : 10).

Coincée dans un milieu familial étouffant et hostile, la maternité devient pour Elisabeth, le seul moyen de s'épanouir, surtout lorsque la présence de son fils Nicolas, du bâtard, lui permet de remémorer le visage de l'homme aimé. Pourtant, prisonnière

BDD-A5774 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:36 UTC)

des mêmes principes moraux et sociaux, elle se voit obligée de conférer la légitimité à l'enfant qui va naître et sauvegarder sa réputation. C'est à ce but qu'elle feint une réconciliation avec son époux, Antoine Tassy et trompe la vigilance de celui-ci.

Anne Hébert n'explore pas le territoire des rapports de la mère avec ses enfants seulement dans le cadre d'une société oppressante, elle s'engage aussi, avec le roman *Un habit de lumière,* dans l'examen des relations malsaines existant au sein d'une famille d'émigrants espagnols vivants à Paris. Le fils unique de la famille, Miguel Almevida, est partagé entre l'indifférence témoignée par ses parents et ses prédispositions sexuelles. Ayant hérité de sa mère le goût pour la coquetterie qui tourne dans la métamorphose, il devient complice de sa mère dans l'absence du père, parce qu'ils partagent les mêmes goûts : les vêtements chers et luxueux, les tissus fins et bientôt le même homme (*Chose certaine, ma mère et moi, nous conservons des secrets que mon père doit ignorer à tout prix.)* (HÉBERT, *Un habit de lumière*, 1999 : 27). La préférence pour le même homme engendre un conflit entre la mère et le fils qui finira tragiquement pour ce dernier qui se noie. La jalousie de Miguel envers sa mère qui fait des avances à Jean-Ephrem de la Tour atteint le maximum vers la fin du roman et se transforme en haine. L'adolescent, en quête de l'amour que le milieu familial lui avait refusé, va le chercher loin de chez soi, au Paradis Perdu. La rage contre sa mère, la voleuse d'amour, le fait lui déclarer la mort à celle-ci :

> *Que meure à jamais la femme blonde, prostituée qui a pris la place de ma mère, rue Cochin à paris. Ce que mon père n'a pas pu faire, un jour, je le ferai. Le meurte de Rose-Alba Almevida aura lieu…*(Idem., p. 96).

À part le conflit tragique entre la mère et son fils, le roman *Un habit de lumière* est une transposition du mythe d'Œdipe : lorsque le père est absent, Rose-Alba Almevida prend son fils adolescent dans son lit (*Je serai seule pour dormir. Je prendrai le petit dans mon lit. Tous deux dans la douceur de l'après-bain.)* (Ibid., p. 41) *;* alors que Miguel déclare dans un de ses monologues intérieurs : *Un jour ma mère sera reine et je serai roi avec elle* (Ibid., p. 65). Le thème de l'inceste n'est pas nouveau chez Anne Hébert, comme en témoignent, d'ailleurs, les scènes des pratiques sataniques dans *Les Enfants du sabbat*.

Le rapport mère-fils favorisent, dans l'œuvre hébertienne, l'insertion des autres mythes anciens. Le mythe d'Oreste, transposé par François Perrault qui tue sa mère, la jetant dans le torrent, dans un accès de révolte, sera lui aussi repris par les déclarations criminelles de Miguel Almevida. Le mythe de la déesse Isis est personnifié, dans les *Enfants du sabbat,* par Philomène qui se veut la femme totale : épouse, amante, prostituée, mère, sorcière. Sa fille, Julie, va la continuer, mais dans ses rapports avec son frère (*Je serai la femme intégrale, la victime totale, l'ange gardien, la sœur tutélaire.).* (Hébert, *Les Enfants du sabbat*, 2004 : 154)

Avec un riche répertoire de personnages, de situations, de problématiques et de mythes, le thème de la maternité ouvre une nouvelle perspective vers l'étude de l'œuvre hébertienne, celle de la psychanalyse, surtout si l'on ne perd pas de vue l'idée jungienne de la mère comme ancien symbole de l'inconscient. La mère, personnage plutôt négatif et féroce, animée d'un amour destructif et étouffant, acquiert des circonstances atténuantes si l'on envisage son comportement en tenant compte de la société d'où elle est issue : oppressante et faite à la mesure des hommes. Ses actes, d'une violence extrême, ont des conséquences irrémédiables sur ses enfants et offrent au lecteur

BDD-A5774 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:36 UTC)

l'image renversée et difforme d'un personnage connu dans la littérature comme étant tout amour, tout bonté.

BIBLIOGRAPHIE

Eliade, M., *Mitul eternei reintoarceri*, Bucuresti, Univers enciclopedic, 2008
Freud, S., *Sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1991
Hébert, A., *Le Torrent*, Ed. Hurtubise, HMH , 1989
Hébert, A., *Les Enfants du sabbat*, Ed. du Boréal, Montréal, 2004
Hébert, A., *Un habit de lumière*, Paris, Seuil, 1999
Hébert, A.,*Est-ce que je te dérange ?*, Paris, Seuil, 1998
Hébert, A.,*Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970
Hébert, A.,*L'enfant chargé de songes*, Paris, Seuil, 1998
Jaffé, A., *Aparitii de spirite si semne prevestitoare*, Bucuresti, Humanitas, 1999
Wieder, C., *Eléments de psychanalyse pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, 1988.

BDD-A5774 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:36 UTC)